

Vie et œuvre de Kant

Kant, né en 1724, a mené une vie de professeur à l'université de Königsberg, ville qu'il n'a jamais quittée jusqu'à sa mort en 1804. D'abord célèbre par ses cours de géographie et d'anthropologie, il a écrit une œuvre considérable. Contrairement à Descartes, par exemple, il ne disposait pas d'une fortune personnelle et devait donner plus d'heures de cours que chez nous aujourd'hui un professeur de collège. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait dû s'imposer une discipline de travail rigoureuse. On pouvait, paraît-il, régler son horloge à son passage lors de sa promenade journalière. Il y aurait eu deux exceptions : un jour de 1762 à l'arrivée de l'*Émile* de Rousseau, et lorsqu'il alla aux nouvelles de la Révolution française. Beaux symboles ! On invoque parfois cette discipline de travail et le piétisme de sa mère pour disqualifier sa pensée. Mais pourquoi ne pas ajouter qu'il était apprécié dans les salons de sa ville pour sa conversation et que lui-même, selon un précepte qui figure dans son *Anthropologie* (§ 88), ne mangeait jamais seul et recevait chaque jour des invités à sa table où l'on ne devait être ni moins de trois, nombre des Grâces, ni plus de neuf, nombre

des Muses? Un grand esprit n'est pas étranger aux plaisirs de l'existence, contrairement à ce qu'on se dit parfois par ressentiment pour justifier sa propre faiblesse : comme si en effet il fallait pour se consoler de n'être ni Platon, ni Kant, croire qu'ils ne savaient pas profiter de la vie!

Un des premiers ouvrages de Kant, *Histoire universelle de la nature et théorie du ciel* (1755), est un traité d'astronomie d'une grande importance qui expose ce qu'on appellera la *théorie de Kant-Laplace*, dans la lignée de la physique newtonienne. La *Critique de la raison pure* (1781) fut un coup de tonnerre dans la communauté philosophique allemande parce qu'elle renversait la métaphysique alors enseignée dans les universités, celle que Christian Wolff (1679-1754) avait exposée à partir du système de Leibniz. Kant devint en 1787, avec la seconde édition de ce monument, le philosophe le plus respecté de son temps. Il en poursuivit la méditation dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), la *Critique de la raison pratique* (1788), et la *Critique de la faculté de juger* (1790). Sa fécondité ne diminua pas jusqu'à l'âge de 74 ans : ainsi parurent par exemple *La religion dans les limites de la simple raison* (1793) après de graves démêlés avec la censure, et la *Doctrine du droit*, première partie de la *Métaphysique des mœurs* (1796) dont la seconde partie (qui traite de morale) est la *Doctrine de la vertu* (1797).

L'apprenti peut lire avec intérêt des ouvrages plus accessibles et beaucoup plus courts : particulièrement *Réponse à la question : qu'est-ce que les lumières ?* (1784), *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?* (1786), *Sur l'échec de toute tentative philosophique en matière de théodicée* (1791), *La Fin de toute chose* (1794), *Pour la paix perpétuelle* (1795 et traduit en français dès 1796) ainsi que les articles sur l'histoire (écrits de 1784 à 1798) réunis par Stéphane Piobetta (GF) avec l'opuscule sur les Lumières. Les cours publiés avec son accord, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798) et la *Logique* (1800), sont aussi fort éclairants, ainsi que la *Pédagogie* (éditée par Rink en 1803).

On peut commencer la lecture de la *Critique de la raison pure* par le *Canon de la raison pure* (A 795-831, B 824-859).

On trouve une édition des œuvres essentielles en trois volumes dans la Pléiade, par divers traducteurs ; presque tout figure au catalogue de Vrin ; GF propose bon nombre de textes. Il vaut mieux, si l'on n'est pas germaniste, comparer les traductions, et ne pas s'imaginer que la dernière est nécessairement la meilleure ou que l'abondance des notes peut réellement aider. Il vaut mieux lire sans notes, c'est-à-dire sans s'enfermer dans l'interprétation d'un éditeur, et de toute façon on ne comprendra pas tout à première lecture : une grande œuvre est toujours à relire.

L'œuvre de Kant a été l'objet d'une multitude d'études de toute nature qu'il est impossible ici de citer. Voici deux ouvrages d'initiation : *La philosophie pratique de Kant*, de Victor Delbos (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k255788x>) permet de prendre la mesure de l'ensemble de la philosophie kantienne, et *La critique kantienne de la métaphysique* de Ferdinand Alquié, qu'on trouve en bibliothèque, peut servir d'introduction à la *Critique de la raison pure*.

Problèmes kantians d'Eric Weil (Vrin, Paris, 1970), ouvrage relativement court mais de haute tenue, montre admirablement, en une langue très claire, ce que c'est que « philosopher avec Kant ».

Introduction : À quoi bon penser ?

La philosophie est essentiellement téléologie,
c'est-à-dire étude des fins

Apprendre à philosopher avec Kant, c'est suivre les leçons d'un instituteur qui ne cherche pas à séduire mais toujours ramène à l'élémentaire : c'est apprendre à penser par soi-même¹, selon la devise des Lumières, et non croire qu'on peut connaître une philosophie sans philosopher soi-même. Car la philosophie n'est encore rien tant qu'elle n'est qu'un savoir livresque ou même seulement académique. Ainsi la *Critique de la raison pure* distingue le concept scolastique et le concept cosmique de la philosophie. *Scolastique*, telle qu'elle est enseignée à l'école, à l'université, elle est « *un système de la connaissance, qui n'est cherché que comme science, sans qu'on ait pour fin quelque chose de plus que l'unité systématique de ce savoir, et donc que la perfection logique de la connaissance* » : être philosophe en ce sens, c'est être un savant. « *Mais il y a*

1. *Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ?* AK. VIII, 35, et C3, § 40.

en outre un concept cosmique (conceptus cosmicus) qui a toujours servi de fondement à cette dénomination [de philosophie] » – cosmique signifie ici qui concerne tout le monde, et le concept de philosophie était ainsi compris, ajoute Kant,

« surtout quand on le personnifiait pour ainsi dire et qu'on se le représentait comme un modèle dans l'idéal du philosophe. Dans cette perspective, la philosophie est la science du rapport de toute connaissance aux fins essentielles de la raison humaine (teleologia rationis humanae – téléologie de la raison humaine), et le philosophe n'est pas un artiste de la raison, mais le législateur de la raison humaine. Il serait très orgueilleux de s'appeler soi-même philosophe en ce sens et de prétendre qu'on est parvenu à égaler le modèle qui n'existe qu'en idée. » (A 838, B 866)

Dire d'un homme qu'il est philosophe, c'est reconnaître en lui un sage qui sait mesurer les biens et les maux et régler sa vie sur ce savoir. C'est pourquoi se prétendre philosophe est pure vanité. Le philosophe sait « *quel est le plus grand des biens, le bien suprême* », le bien qui « *doit être tel qu'il faut que tous les autres biens se rapportent à lui, et que lui-même ne se rapporte à aucun autre* » selon la formulation de Cicéron¹, vraie pour toute philosophie.

Ainsi le philosophe ne se contente pas de posséder les sciences mais les rapporte toutes « *aux fins essentielles de la raison humaine* », c'est-à-dire à ce en vue de quoi l'homme est doté de la raison. À quoi l'usage de la raison est-il destiné ? Suffit-il qu'il étanche

1. *Des fins des biens et des maux* I, IX 29.

notre soif de savoir ? Qu'il permette l'accroissement de notre puissance technique ? Ou même qu'il nous donne les moyens de nous proposer et d'atteindre les fins les plus folles ? Il faut pour qu'il ait un sens, pour que l'ensemble des travaux et des savoirs humains ait un sens, que l'usage de la raison soit rapporté à une fin ultime, le souverain bien. C'est pourquoi le philosophe, entendu au sens cosmique, est *législateur de la raison* : il ne se contente pas d'user de sa raison sans savoir quel sens cela a pour l'homme d'être doté d'une raison ; il remonte jusqu'aux principes en fonction desquels la raison est la raison. Explicitons.

À *quoi bon* ? telle est la question de la finalité. De tous les buts qu'un homme peut se proposer, de la santé ou du bien-être, il peut se demander en vue de quoi il les recherche. Toutes les fins qu'il se propose peuvent à leur tour être considérées comme des moyens en vue d'autre chose qu'elles-mêmes, ainsi de suite à l'infini. Mais l'homme en tant qu'il est libre est une *fin en soi* : une fin qui n'a pas à être rapportée à autre chose qu'à elle-même, une fin qui n'est pas à son tour un moyen en vue d'autre chose. Ce qui signifie qu'il ne saurait être en aucune façon ravalé au rang de simple moyen (d'où la condamnation de l'esclavage). Ainsi le principe de toutes les fins est la liberté, qui fait la valeur absolue de la personne humaine¹. Le progrès des Lumières, le progrès des sciences et des techniques n'a donc

1. C3, §84.

de sens que s'il contribue à faire valoir les droits de l'humanité : à quoi bon savoir, en effet, sinon en vue d'accomplir la destination de l'homme en tant qu'être libre ? Ainsi, vers 1764, Kant notait :

Je suis moi-même par goût un chercheur. Je sens la soif de connaître tout entière, le désir inquiet d'étendre mon savoir ou encore la satisfaction de tout progrès accompli. Il fut un temps où je croyais que cela seul pouvait constituer l'honneur de l'humanité et je méprisais le peuple, qui est ignorant de tout. C'est Rousseau qui m'a désabusé. Cette illusoire supériorité s'évanouit : j'apprends à honorer les hommes ; et je me trouverais bien plus inutile que le commun des travailleurs, si je ne croyais que ce sujet d'étude peut donner à tous les autres une valeur qui consiste en ceci : faire ressortir les droits de l'humanité¹.

Il y a là, et c'est bien « la faute à Rousseau », une sorte de révolution. Ainsi Eric Weil² écrit : Rousseau « découvre, en un mot, ce qui produira avec Kant la seule nouveauté qu'ait connue l'histoire de la philosophie », à savoir « le concept moderne de raison ». Cette révolution fait prévaloir la liberté du plus humble des hommes sur tout autre chose : nous n'avons pas moins à le respecter que le savant le plus remarquable. Être philosophe et savant n'aurait aucun sens dans un monde d'esclaves. Tel est l'enjeu de la distinction de la philosophie en son sens scolastique et en son sens cosmique. *Cosmique* veut bien dire « pour tout le monde » !

-
1. Trad. Delbos, *Remarques relatives aux Recherches touchant les Observations sur le sentiment du beau et du sublime*.
 2. *Rousseau et sa politique*, in *Essais et conférences*, Paris, Plon, 1971, t. 2 p. 117.